

UTILISATIONS D'UN COCKTAIL DE RÉCRIMINATIONS

Amir Taheri - vendredi 19 juin 2020

Amir Taheri a été rédacteur en chef exécutif du quotidien *Kayhan* en Iran de 1972 à 1979. Il a travaillé ou écrit pour d'innombrables publications, publié onze livres et est chroniqueur pour *Asbarq Al-Awsat* depuis 1987.

Alors que l'indignation inspirée par la mort de George Floyd dans une opération d'arrestation bâclée se calme, il est peut-être temps de considérer ce qui a été réalisé par la colère qu'elle a déclenchée dans des dizaines de villes à travers le monde. Malheureusement, je crains, non seulement qu'une grande partie de cette colère ait été gaspillée, mais qu'elle ait pu contribuer à des ressentiments communautaires plus profonds.

Il y a au moins deux raisons à cela.

Pour commencer, la mort du Floyd a été détournée par des marchands de récriminations toujours à la recherche d'une excuse pour attaquer les démocraties occidentales, en particulier les États-Unis. Ils ont fait de Floyd un «martyr» de «l'impérialisme» américain et ont prétendu que les États-Unis, avec d'autres démocraties occidentales, étaient un bastion du «racisme».

En utilisant des astuces rhétoriques, ils ont qualifié la mort de Floyd de «meurtre», ignorant que le mot a une signification précise qui ne peut pas être appliquée à l'incident malheureux de Minneapolis.

Floyd est décédé parce qu'une technique policière utilisée dans plus de 20 pays a mal tourné. Mais le policier qui est devenu l'agent de la mort de Floyd n'avait pas souhaité ni prévu de le tuer. C'est pourquoi la langue anglaise a des termes alternatifs tels que l'homicide involontaire coupable et le meurtre prémédité.

La prochaine astuce utilisée était de faire comme si Floyd avait été tué parce qu'il était noir. Ils ont ignoré que la même technique d'arrestation étouffante en 2019 a fait plusieurs autres morts, blanches et noires, aux États-Unis et en France.

Ainsi, le vrai problème, la nécessité de revoir et / ou d'abandonner cette technique d'arrestation qui peut entraîner la mort, a été oublié? Avec extrapolation, les soi-disant défenseurs de l'humanité ont vu l'incident de Minneapolis comme un exemple de racisme d'État. Cependant, le racisme est une chose et les préjugés raciaux, voire la haine, en sont une autre.

Le racisme dénote une vision du monde développée à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, divisant l'humanité en cinq races distinguées par la couleur réelle ou imaginaire de leur peau. Comme d'autres visions monistes du monde qui réduisent les êtres humains en un seul élément de leur existence complexe, le racisme, bien que trompeur dans sa simplicité, a servi de barrière à l'ethnographie scientifique jusqu'au 20e siècle, empêchant une étude sérieuse de l'humanité dans sa riche diversité.

D'autres doctrines monochromes, par exemple le marxisme avec sa division de l'humanité en classes - le bien du prolétariat, le mal bourgeois - ont un effet similaire.

La vision raciste du monde était un élément de la composition des structures étatiques durables dans toutes les nations westphaliennes pré-modernes. À cet égard, les États-Unis ne font pas exception. Cependant, il s'agit d'une exception en tant que seul grand État-nation à avoir lutté contre le racisme et, au fil du temps, à le combattre.

La guerre de sécession, les mouvements successifs de défense des droits civiques, la lutte contre la ségrégation et les méthodes telles que la discrimination positive racontent l'histoire d'une nation qui cherche à s'éloigner du racisme. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de racisme aux États-Unis; il y en a, mais il serait injuste de le présenter comme un ingrédient structurel. En affirmant que les États-Unis sont un État raciste, on ne ferait qu'encourager les suprémacistes blancs qui souhaitent que ce soit le cas.

En extrapolant davantage, les marchands de rage ont lié leur revendication de racisme à la traite négrière transatlantique dans le but de faire de toutes les démocraties occidentales les incarnés des démons.

Cependant, l'esclavage faisait partie de la routine de l'existence humaine depuis le début, et l'est encore dans certains pays. Les Africains noirs n'étaient pas non plus les seuls êtres humains à devenir esclaves.

Selon Xénophon, quelque 30% de la population d'Athènes, berceau de la civilisation hellénique, étaient des esclaves, tous des hommes et des femmes blancs des Balkans et d'Asie Mineure.

Encore plus tôt que cela, les premiers états de l'histoire humaine; Sumer, Akkad et Babylone détenaient des esclaves, aucun d'entre eux d'Afrique.

L'Empire romain était une grande puissance esclavagiste. Crassus, le général notoire, était un marchand d'esclaves de premier plan, tout comme Julius Caesar, qui traitait des esclaves d'Europe occidentale et septentrionale, de France et d'Angleterre d'aujourd'hui.

La célèbre révolte des esclaves dirigée par Spartacus impliquait presque exclusivement des captifs du continent européen. Crassus en a fait crucifier 10 000 sur la voie Apienne.

En Russie, l'esclavage a pris la forme de servage et a de nouveau concerné presque exclusivement les victimes blanches et asiatiques.

L'esclavage était également un commerce majeur sur le continent américain bien avant que Christophe Colomb ne s'y retrouve par erreur. Encore une fois, aucun des esclaves d'Afrique n'était inconnu des Incas et des Aztèques.

En Asie, Khan Balugh, le siège du pouvoir dans la Chine médiévale, était un important centre de traite des esclaves, tout comme Khiva dans l'actuel Ouzbékistan. Encore une fois, les Africains n'ont pas été impliqués dans ce sale commerce en Asie qui a fait d'innombrables victimes pendant plus de 1 000 ans.

Dans les empires perses et ottomans, les esclaves venaient du Caucase, de Scandinavie et de ce qui est aujourd'hui la Russie. Encore une fois, aucun Africain noir n'était impliqué.

La saisie des Africains noirs comme esclaves a peut-être commencé sous Ramsès II, le pharaon égyptien qui avait besoin de travailleurs nubiens pour construire le temple Ouaji-Seboua.

Ensuite, il y a eu une certaine exportation d'esclaves noirs par les Carthaginois à Rome après le démantèlement de l'empire d'Hannibal. Une fois que les Romains ont annexé l'Afrique du Nord, ils ont utilisé les tribus Garmant et Afri de guerriers noirs pour se procurer des esclaves pour l'empire. En moins d'une décennie, les raids de capture d'esclaves se sont étendus au-delà du Tibesti et près du lac Tchad.

C'est ainsi qu'a commencé l'histoire de l'implication des Noirs africains dans la capture de leurs compatriotes africains pour les vendre comme esclaves.

Sans le service des chefs et dirigeants tribaux africains, aucune puissance extérieure n'aurait été en mesure de piller profondément l'Afrique pour exploiter des sources infinies d'esclaves.

En 652 après JC, le général arabe Abdallah bin Sa'id a signé un traité commercial, connu sous le nom de «*bakht*», avec le dirigeant du Darfour pour la fourniture de 20 000 esclaves par an en échange d'or. Le «*bakht*» est resté en activité pendant 13 siècles.

Les dirigeants africains noirs et les chefs de tribus étaient également profondément impliqués dans la traite transatlantique des esclaves. La Sardona de Sokoto, en Afrique de l'Ouest, a fait fortune en vendant des esclaves à des marchands d'esclaves portugais, britanniques et français. Dans son livre «*Timbuktu School for Nomads*», l'auteur britannique Nicholas Jubber présente un marchand d'esclaves du Sahel qui était devenu l'homme le plus riche du monde de son temps.

Il est injuste d'exiger la suppression du statut de Colbert à Paris parce qu'il a promulgué le premier code des esclaves conçu pour imposer un contrôle juridique sur le commerce odieux et garantir certains droits aux victimes, et oublier les dirigeants africains qui ont kidnappé et vendu leur propre peuple.

L'esclavage était une maladie courante qui touchait toutes les communautés sur terre; un secret honteux de toute la famille humaine.

En fait, bien que cela ait duré quatre siècles, les Africains noirs du commerce transatlantique représentaient un nombre inférieur aux victimes européennes et asiatiques sans parler des Africains «exportés» de la Corne de l'Afrique et de Zanzibar.

En ce qui concerne l'esclavage, nous étions tous impliqués à la fois en tant qu'auteurs et victimes. Expier cette honte de notre existence humaine est une tâche pour nous tous, indépendamment de la couleur et de la croyance. Ce n'est qu'ainsi que le cocktail actuel de récriminations peut produire des résultats utiles.

ESCLAVAGE: Y A-T-IL UN MONOPOLE DE LA SOUFFRANCE?

Vendredi 26 juin 2020 - Amir Taheri

Amir Taheri a été rédacteur en chef exécutif du quotidien *Kayhan* en Iran de 1972 à 1979. Il a travaillé ou écrit pour d'innombrables publications, publié onze livres et est chroniqueur pour *Asbarq Al-Awsat* depuis 1987.

Les nations occidentales, notamment les États-Unis et la Grande-Bretagne, doivent-elles leur richesse à des esclaves noirs d'Afrique?

Cette question et les questions connexes, en circulation depuis des années, ont acquis une nouvelle vie ces dernières semaines grâce aux marches de protestation aux États-Unis et en Europe.

En 2009, lors d'un séminaire international organisé par le président français de l'époque, Nicolas Sarkozy à Evian, nous avons écouté avec étonnement le révérend Jesse Jackson, militant des droits des Noirs aux États-Unis, dire au public que les esclaves africains avaient construit l'Amérique comme une maison qui s'est avérée être une prison. .

En 2016, la Première Dame des États-Unis, Michelle Obama, a raconté à la télévision comment elle s'était réveillée chaque matin à la Maison Blanche en pensant que c'était « *une maison construite par des esclaves* ».

La semaine dernière, le maire de Londres, Sadiq Khan, a apporté sa propre eau au moulin. Il a dit: « *C'est une triste vérité qu'une grande partie de notre richesse provient de la traite des esclaves.* »

Il y a au moins trois problèmes avec ce discours.

Le premier est que si les sociétés les plus riches de l'histoire ont été construites par des esclaves, l'esclavage ne devrait pas être considéré comme un mal absolu.

Le deuxième problème est qu'il suppose que la grande majorité des personnes qui n'étaient pas des esclaves ont profité de l'esclavage en s'asseyant sans rien faire, laissant les esclaves tout faire.

Ce serait injuste pour des millions d'humains non esclaves qui, depuis l'époque de l'Empire romain, s'opposaient à l'esclavage et, parfois, combattaient aux côtés d'esclaves, pour y mettre fin.

Mais le troisième problème est le principal: Jackson, Khan et Mme Obama ont tout simplement tort.

Commençons par la réclamation de Mme Obama, la plus facile à rejeter. La Maison Blanche dans laquelle elle a vécu pendant huit ans a été reconstruite pour la première fois en 1902 et a atteint sa forme actuelle dans les années 1950, longtemps après que les États-Unis ont aboli l'esclavage en 1865 et accordé la citoyenneté aux anciens esclaves en 1869. Il se peut qu'il y ait eu des Noirs, plus tard pour être appelés Afro-Américains, parmi les constructeurs; mais ils n'étaient plus des esclaves.

L'affirmation selon laquelle les esclaves noirs ont construit l'Amérique, par ce qu'elle implique presque à elle seule, est également discutable. Pour commencer,

les esclaves noirs n'avaient pas le nombre pour établir le contrôle d'un immense continent et le transformer en la plus grande économie du monde.

Les 13 colonies britanniques qui devaient devenir les États-Unis ont absorbé environ 320 000 esclaves africains. Au moment de la guerre de sécession, que les Américains appellent la guerre civile, les esclaves noirs représentaient environ 3% de la population concentrée dans les États propriétaires d'esclaves. Ce n'est qu'après la guerre civile que la minorité noire de la population américaine connaît une croissance démographique spectaculaire.

Aujourd'hui, les Noirs représentent 12% de la population, la majorité venant d'autres parties du monde, y compris les Caraïbes, et donc sans ascendance d'esclaves aux États-Unis. Ils comprennent des personnalités éminentes telles que Barack Obama, Colin Powell, Susan Rice et l'un de mes chanteurs préférés Harry Belafonte.

La puissance économique américaine s'est construite sur une abondance de ressources naturelles et une offre infinie de travailleurs immigrés, jusque dans les années 1970, principalement d'Europe. Mais la clé du succès américain était la libre entreprise qui, d'abord nourrie dans un contexte chaotique, a permis à terme l'innovation et des projets gigantesques qui ont tous eu lieu après l'abolition de l'esclavage. (Les vrais coolies chinois, travailleurs semi-esclaves, ont joué un grand rôle dans la construction du réseau ferroviaire américain.)

Au cours des grandes décennies de croissance économique américaine, les Noirs n'ont pas pu, en partie parce qu'ils étaient paralysés par les préjugés raciaux persistants et le manque de possibilités d'éducation, jouer pleinement leur rôle dans la construction de l'Amérique.

Quant à la Grande-Bretagne, la croissance économique a commencé avec « Le mouvement des enclosures »¹ qui signifiait que la terre pouvait être transformée en garantie pour mobiliser des capitaux, à une époque où il n'y avait pas de Noirs sur l'île. L'abrogation des lois sur le maïs a ouvert la voie au libre-échange et la transmutation de la flotte des boucaniers en marine marchande royale a permis aux Anglais, avec des Écossais alors leur deuxième violon de donner le ton au commerce mondial.

Encore une fois, presque aucun noir n'était impliqué.

La traite transatlantique des esclaves et les plantations de canne à sucre des Caraïbes qui y sont liées ont produit une énorme richesse, mais seulement pour quelques dizaines de familles principalement à Londres, Liverpool et Bristol. La majorité des Anglais n'y ont pas participé, cela à cause à des impôts pour que *Britannia* domine les vagues et impose son état de droit avec des canonnières.

Des parlements corrompus avec des «arrondissements dans la poche» et des «arrondissements pourris» où les sièges pouvaient être achetés, ont perverti la

¹ « Le mouvement des enclosures » s'est mis en place comme une incitation aux 18e et 19e siècles à prendre des terres qui appartenaient auparavant à tous les membres d'un village, ou au moins à la disposition du public pour faire paître les animaux et cultiver des aliments, et les changer en terres privées, généralement avec des murs, des clôtures ou des haies autour.

démocratie britannique en faveur des marchands d'esclaves. Même alors, la richesse créée par la traite négrière représentait moins de trois pour cent des investissements dans l'économie britannique.

L'économie britannique n'est pas la seule à souffrir du mal de l'esclavage.

On pourrait même suggérer que l'esclavage a asservi l'ensemble de l'économie mondiale jusqu'à ce que la révolution industrielle ouvre une nouvelle ère à partir du XIXe siècle.

Dans son ouvrage fondateur, *«Un manifeste pour le progrès social»*, l'économiste français Marc Fleurbaey montre comment la fin de l'esclavage a libéré des énergies productives massives à travers le monde.

Au premier millénaire, lorsque l'esclavage de toutes les couleurs existait partout, le produit intérieur brut (PIB) mondial a augmenté de 15 fois, ce qui signifie qu'il a doublé tous les 66 ans. Après l'abolition de l'esclavage, le PIB mondial a doublé tous les 15 ans. Le premier décollage économique mondial a eu lieu en 1892 avec la révolution industrielle. Mais le deuxième décollage, et le plus important, a commencé en 1945, après la Seconde Guerre mondiale. Entre 1950 et 2008, la taille de l'économie britannique a triplé. Surnommée «l'ère d'or», la période en question a libéré les énergies créatrices du capitalisme comme jamais auparavant.

Le capitalisme est par nature anti-esclavagiste car il recherche une mobilité maximale dans les moyens de production: la terre, le travail et le capital. Si un lopin de terre peut générer plus de bénéfices d'une autre manière, il serait retiré de son utilisation actuelle. Si votre investissement peut générer un rendement supérieur, vous ne le conserverez pas où il est actuellement. L'esclavage, sous toutes ses formes, y compris les petites propriétés liées entre elles, le servage, les travaux des coolies, lesancements programmés, etc., empêche la mobilité. Il n'est donc pas acceptable pour le capitaliste qui veut un système de recrutement avec embauche quand vous en avez besoin et licenciez quand vous n'avez plus besoin.

D'autres nations ont également profité de la fin de l'esclavage.

La Russie a commencé son industrialisation lorsqu'elle est sortie du système décrit dans *«Âmes mortes»* de Gogol et a atteint des taux de croissance de plus de 10% par an dans la seconde partie du XIXe siècle. L'Inde a fait encore mieux et a vu la taille de son économie multipliée par cinq en 60 ans après avoir secoué son système de castes, une forme d'esclavage. En Iran, la traite des esclaves a été abolie en 1895, mais les esclaves n'ont pas été libérés et n'ont obtenu la citoyenneté qu'en 1929, ce qui a marqué la renaissance de l'Iran en tant qu'État-nation modernisant.

L'esclavage était un mal qui entravait le progrès humain et nuisait ainsi à tout le monde.

Les esclaves, dont la plupart dans l'histoire étaient blancs et non noirs, n'étaient pas les seules victimes. Même les gens qui n'étaient ni esclaves ni propriétaires d'esclaves ont payé un lourd tribut au développement économique lent et à la pauvreté. En matière d'esclavage, personne n'a le monopole de la souffrance.